Ce serait lui qui la soignerait et, si à pareille heure, elle n'était pas hors de péril, il se ferait remplacer à son hôpital par un ami auquel il avait rendu maintes fois le même service.

Au grand mécontentement de Félicie qui, du reste, n'en laissait rien paraître, le jeune homme s'installa au chevet de Mlle de Livy.

La bonne lui avait fait part du vol dont son amie était victime.

La jeune fille, en quelques paroles arrachées avec peine, lui laissait penser que ce vol lui enlevait ses ressources.

A l'expression poignante de son regard, Simon de Brancourt devinait sa mortelle inquiétude.

Lorsque la domestique fut partie, après avoir une première fois arraché les membranes qui se formaient dans la gorge de la malade et cautérisé les points attaqués, posant doucement lui-même la tête de Léone sur l'oreille, il dit:

—Tâchez de reposer.... et surtout pas d'inquiétude, j'étais là.... Vous avez bien voulu me dire que je suis votre ami.... votre meilleur ami.... Acceptez comme un prêt mes quelques économies.... Cela vous délivrera du souci du lendemain.... et je serai si heureux.... si heureux!

Les yeux brûlants de la jeune fille se voilèrent; une larme perla au bord de ses longs cils.

Elle ferma les paupières.

Vers dix heures du soir, la fièvre s'accrut; la malade eut le délire.

La nuit fut des plus mauvaises.

Simon de Brancourt la passa dans de véritables angoisses, extirpant le mal à mesure qu'il reparaissait et, malgré ses efforts, malgré sa vigilance, se demandant s'il n'allait pas faire vaincre par lui.

Vers le matin, la situation parut s'améliorer légèrement.

Les fausses membranes se reformaient plus lentement, la fièvre diminua un peu.

Simon envoya à son collègue de l'hôpital un mot pour lui demander de le remplacer.

Il ne voulait quitter Mlle de Livy qu'une fois bien certain qu'elle était hors de péril.

Et il ne prévoyait pas pouvoir partir avant le soir, peut-être le lendemain matin.

En effet, toute cette journée encore, il resta sur le qui-vive.

Très tard seulement dans la soirée, la jeune fille s'endormit d'un sommeil calme.

Si la guérison n'était point arrivée, tout danger avait disparu.

Sans le dévouement de l'interne, attaqué violemment comme elle l'était, nul doute qu'elle eût succombé.

Celui-ci fit mettre un matelas par terre, dans un coin de l'atelier.

A minuit, éreinté, n'ayant pas fermé les yeux depuis quarante-huit heures; il s'allongeait dessus, s'enveloppait dans des couvertures. Il sentait qu'un sommeil de plomb allait fondre sur lui.

Aussi Félicie resterait-elle dans un fauteuil, avec ordre de l'appeler en cas de besoin.

Cette nuit fut tranquille.

Léone dormit jusqu'au matin, permettant au jeune homme de prendre un repos complet.

A l'aube seulement, la bonne, qui n'avait pas veillé la nuit précédente, fidèle à sa consigne, se laissait aller à un assoupissement d'où le moindre bruit l'eût tirée.

Elle s'était montrée, auprès de Mlle de Livy très attentionnée.

Cela pouvait passer, en un pareil cas, pour du dévouement.

Au fond, Félicie n'avait aucun mérite à se conduire ainsi.

Aussi inconsciente de ce qui pouvait l'atteindre qu'ignorante des dangers que l'on courait en soignant un diphtérique, elle tournait autour du lit, sans la moindre crainte.

Puis, à défaut de l'affection qui l'eût portée à désirer la guérison de sa maîtresse, et l'eût fait mettre en quatre pour l'y aider, existait l'intérêt.

Chez cette fille où il n'y avait que du vice et de la vénalité, le cœur ne risquait pas d'être atteint.

Dès la veille, elle écrivait au comte de Morellina qui, aussitôt son avis reçu, accourait avenue de l'Observatoire.

Mais les ordres de la Faculté étaient formels; personne ne devait approcher de Mlle de Livy.

Sa porte lui fut interdite, comme elle fut interdite à tous.

Il s'en alla, en faisant promettre à la bonne de lui envoyer un télégramme le soir, et un autre le lendemain, à la première heure.

Celle-ci ne manqua pas d'exécuter les ordres du comte.

Avant que M. de Brancourt fût parti, elle courait au télégraphe.

L'interne devait être rentré de bonne heure à son hôpital.

Quoiqu'il lui coûtât de s'en aller, le devoir commandait, il fallait obéir.

La ma ade hors de danger, il se devait à d'autres.

Le médecin reviendrait dans la matinée.

S'il y avait urgence, il ferait une nouvelle visite l'après-midi.

Lui, trouverait moyen d'en courir dans la soirée.

C'est ce qu'il dit à Léone, en la quittant.

Il la laissa calme, la gorge à vif, mais débarrassée complètement.

Très faible, la jeune fille put, tout juste, lui tendre la main et murmurer:

—A ce soir!

—Oui, à ce soir, répondit-il, quoi qu'il arrive, vous me verrez.

Il revint en effet, entre huit et neuf heures et, satisfait de son examen, satisfait de l'état général, il n'omit près de lui de la jeune fille, ini permettant de causer un peu.

Ils se regardèrent sans mot dire, Léone souleva par les oreillers, très pâle, la lèvre émue quoique souriante.

Elle avança la main; il la prit et la garda dans la sienne.

Elle n'essaya point de la retirer.

Elle trouvait cette étreinte douce, elle était heureuse de sentir sa main dans cette main bienfaisante.

Et leurs regards restaient attachés l'un à l'autre, remplis d'affection, de loyauté.

—Sans vous, je serais morte, murmura-t-elle, avec une légère pression des doigts.

—Non, vous ne devier point mourir, dit-il simplement.

—C'est vous qui m'avez sauvée, j'en suis convaincue.

—J'ai fait ce que j'ai pu.... J'aurais voulu pouvoir plus.

Elle répéta:

—Vous m'avez sauvée.

Et, lâchant la main de jeune homme, pour se presser le front:

—Comme j'ai la tête vide.... J'ai été bien malade, n'est-ce pas?

—Très malade, je puis vous le dire à présent que vous voilà hors de danger.

—Oh! je l'ai senti, je me sais crue perdue.... J'étais presque heureuse.

—Heureuse! s'exclama Simon de Brancourt en se redressant sur sa chaise.

Puis, d'un ton de reproche:

—C'est mal, ce que vous dites, vous ne pensez point.... aux autres.

—Je pense à ceux que j'ai perdus, à ceux que personne ne remplacera.

—Mais ceux qui sont là? Ne méritent-ils pas un peu que vous songiez à eux?

—C'est vrai, murmura-t-elle, lui tendant de nouveau la main, pardonnez-moi, avec ce mal comme vous, on ne demande pas à mourir.

Ce fut cette fois Simon qui pressa ses doigts dans les siens.

—Voyons, êtes-vous si à plaindre? Des succès déjà, un bel avenir devant vous, que demandez-vous?

—Non, je ne suis pas malheureuse; j'aurais tort de me plaindre de présent.... Mais c'est le passé qui est toujours là, qui m'obsède.

—Le passé n'attènera.... Comme je vous l'ai déjà dit, sans oublier, vous pouvez encore compter sur le bonheur.

Il viendra au moment où vous vous y attendrez le moins.... Vous êtes trop jeune pour désespérer.

Léone ne répondit point; sa tête tombait sur l'oreiller, elle était fatiguée.

Simon demeura une heure environ près d'elle.

Il ne la quitta que bien certain qu'elle passerait une nuit calme.

La jeune fille le suivit des yeux jusqu'à la porte.

Quand cette porte se fut refermée sur lui, elle murmura:

—Pauvre ami! quel dévouement!

XIII

C'était le lendemain du "vernissage," où malgré Martine, Aimée avait voulu se rendre, avide des émotions qui devaient la briser.

Elle eût dû le mépriser pour tout le mépris qu'il dépensait sur elle.

Il avait été abusé; elle sentait ce qu'il devait souffrir.

Son amour était aussi vivace qu'autrefois, son estime pour son mari aussi profonde.

Elle l'avait dit, une heure vinrdrait où la lumière, éclatant à ses yeux, il mendierait son aveuglement, pleurerait des larmes de sang.

Si elle ne l'apercevait pas, le jour qui réunirait au Palais de l'Industrie tous les artistes, au moins elle admirerait son œuvre.

Qu'il était [illegible] le temps si précieux pourtant, qu'elle passait avec lui, lorsqu'il travaillait beaucoup, des heures entières dans son atelier, assise auprès du guéridon sur lequel brûlait une lampe au large abat-jour de dentelle gauffrée de fleurs, occupée à quelque tapisserie, tandis que lui, en veston de flanelle blanche, la cravate négligemment nouée sur sa chemise de soie, rejetant souvent, d'un mouvement rapide, ses cheveux en arrière, tout en parlant de choses et d'autres, maniait l'ébauchoir ou le ciseau.

Quelquefois la petite Eve parvenait à se faufiler dans l'atelier.

Il arrivait qu'elle ne voulait point suivre sa bonne pour se coucher.

Alors, pour éviter une scène de larmes, idolâtres l'un et l'autre de cette enfant, le bien indiscutable de leur amour, la lui gardaient avec eux.

Lorsqu'elle n'en pouvait plus de fatigue, elle se réfugiait près de sa mère, qui la tenait endormie jusqu'à ce qu'elle s'en allassent, sur ses genoux, on qui lui faisait, lorsqu'elle fut plus grande, un lit sur le divan, avec les coussins.

Quand ils quittaient l'atelier, le père l'emportait dans ses bras, et ensemble ils la couchaient, la regardant dormir sous ses rideaux blancs.

Elles étaient, ces soirées, les meilleures qu'ils aussent passées.

C'étaient celles qui lui emplissaient le plus la mémoire, avec toute leur douceur, tout leur charme intime.

Comme ils s'aimaient! comme ils s'aimaient!

Où il reviendrait, ce temps de bonheur; il n'était pas possible qu'il ne revînt pas!

Ce qui soutenait Aimée du Jarrier, c'était cette certitude.

En dépit des appréhensions obédantes comme des pressentiments, qui la hantaient parfois, la jeune femme avait au fond d'elle-même cette conviction, qu'elle sortirait victorieuse de la terrible situation qui lui était faite.

Elle en sortirait, ou elle mourrait.

Oui, il n'y avait pas pour elle d'autre solution, que le triomphe ou la *mort*.

Le jour qui suivit celui où elle s'était trouvée au Salon, vis-à-vis de son mari, et où elle avait rencontré sa fille, Aimée se sentait plus seule, plus triste encore que d'habitude.

Etendue sur sa chaise longue, dans sa chambre, elle y restait sans bouger, écrasée par la tristesse, incapable de réagir.

Ce fut Martine qui la tira de cet état de prostration.

Remarquant la brave femme laissait sa maîtresse livrée à ses pensées.

Il était pourtant des moments où celle-ci, réclamant la solitude, il fallait bien qu'elle la quittât.

Mais ce n'était jamais pour longtemps.

Elle revenait bien vite frapper à sa porte.

Si elle ne lui répondait pas, elle entrait doucement, et une fois sûre qu'elle reposait, s'en allait tranquille.

Cette après-midi, la femme de chambre fit de même.

Aimée entendit son petit coup familier.

Elle se redressa sur le coude le menton dans la main, et répondit:

—Entres!

A peine Martine passait-elle la tête dans l'entrebâillement de la porte, qu'elle lui dit d'un ton un peu impatienté:

—Ma pauvre Martine, vous ne pouvez donc pas me laisser un instant seule?

—Mais voyons! voilà trois quarts d'heure que Madame est ici.... C'est le moment de la promenade, il faut sortir, le soleil est bon....

—Je suis trop fatiguée, je ne bougerai pas aujourd'hui.

—Mais si, mais si, Madame bougera; je vais envoyer chercher une voiture, nous irons faire un grand tour.

—Martine, cela devient de la tyrannie.

—Tant pis; moi je sais les ordonnances du docteur; quand je devrais enlever madame dans mes bras, et la porter jusqu'à la voiture, madame sortira.

La femme de chambre riait; sa maîtresse ne put s'empêcher de sourire.

—Allons, dit-elle, il faut obéir; j'étais pourtant bien ici.

—Madame sera encore mieux dehors.

Martine alla chercher le manteau, le chapeau, les gants.

Un quart d'heure plus tard, elle montait en voiture découverte avec sa maîtresse.

Ce fut elle qui donna les ordres au cocher: un grand tour de Bois de Boulogne, on repasserait par Longchamp, on tournerait la Seine pour rentrer à Passy.

Cela ferait deux bonnes heures de promenade, de quoi chasser les idées noires.

L'itinéraire devait être suivi exactement.

Il faisait un temps superbe, ce beau temps du printemps dans son plein, qui fait s'épanouir les visages et qui met la joie au cœur.

Les arbres avaient toutes leurs feuilles, les pelouses non encore foulées par les promeneurs du dimanche, étaient d'un vert magnifique.

On respirait un air pur qui dilatait la poitrine, et faisait courir plus généreux le sang dans les veines.

La voiture ayant tourné le champ de courses, longeait maintenant la Seine.

Aimée, s'était tue tout le long du trajet, au compagne essayant en vain de la faire parler.

Pale, avec le même geste de joie:

—Mon Eve! mon Eve! dire que je l'aurai demain, que je suis heureuse!

Elle tomba dans un fauteuil, cacha son visage dans ses mains et pleura.

L'œil de Fabienne s'attacha à elle, siège, perçant comme un dard. Il ne s'adoucit point, revenant à sa douce expression, revenant à sa douce nature, lorsque Mme du Jarrier se redressa.

—Ainsi donc, dit celle-ci, sèchant brusquement ses larmes, elle arrivera demain à deux heures?

—Oui, mon Eve; deux heures ou deux heures et demie.... Ne vous agitez pas ainsi, vous aurez un léger retard.... Soyez calme surtout pendant qu'elle sera là, vous le savez, elle est très nerveuse.

—Si je le sais! impressionnable à l'excès. Elle sera malheureuse aussi, celle là.

Fabienne se leva.

—Je m'en vais.... Il faut que je rentre à cinq heures pour la leçon de piano.

—Merci encore, dit Aimée, merci, et revenez bientôt....

—Après-demain, promit Mlle de Brancourt, dont les paupières battirent coup sur coup; vous me direz comment vous avez supporté, l'une et l'autre, l'entrevue.

—C'est cela, à après-demain.

Aimée alla reconduire la jeune fille jusqu'au perron.

En retournant sur ses pas, elle rencontra Martine dans le vestibule.

—Nous aurons ma fille demain! exclama-t-elle, oui, nous aurons notre Eve pour toute l'après midi.... Que je suis heureuse, mon Dieu! c'est trop de bonheur....

Et elle se jeta dans les bras de la brave femme ému d'une qu'elle.

De suite on se mit à discuter ce qu'on donnerait à l'enfant pour son goûter, ce qu'on ferait pour son dîner, quel plat sucré il y aurait qu'elle aimait le plus.

Martine fut obligée de parler raison.

Cette joie allait faire plus de mal à la mère que son chagrin de l'avant-veille.

—Voyons, voyons, il faut vous calmer; vous serez malade au bon moment, si vous continuez à vous agiter ainsi de la sorte.... Avez vous pris quelque chose en rentrant.... votre tasse de lait?

—Je n'y ai guère pensé, et je n'ai pas envie de la prendre.

—Si, si, il le faut, ce serait trop long de rester sans rien dans l'estomac jusqu'au dîner.... Allons, Madame, voyez, soyez raisonnable.... Nous irons nous asseoir au salon, comme d'habitude, et nous causerons d'elle tranquillement.

—Oui, nous causerons d'elle!

Suivie de Martine, Aimée rebtra dans la pièce qu'elle venait de quitter, et dont elle avait laissé la porte ouverte.

Mais au lieu de s'asseoir à sa place habituelle, elle se mit à aller comme tout à l'heure, d'un bout à l'autre du salon, agitée, nerveuse, riant et pleurant à la fois.

Martine s'approcha de la table à ouvrage pour prendre la tasse sur le plateau.

La tasse était vide.

—Mais vous l'avez bu! fit-elle.

—Oui, j'avais bu votre lait?

—Pas du tout, répondit la jeune femme; Mme de Brancourt était là, je n'ai guère pensé à cela.

—Il n'y en a plus une goutte!

En prononçant ces mots, Martine regarda sur la table, son attention éveillée par un bruit rôdier, comme celui que produit la queue d'un chien battant sur le parquet.

Black était couché là.

Il avait les yeux d'un coupable, et sa moustache portait la trace de son méfait, aussi bien que son museau, noir comme une truffe, encore barbouillé de lait.

—Animal! fit Martine, c'est lui qui l'a bu.... Ah! s'il est voleur, nous ne ferons pas bon ménage.

Le chien allait peut-être recevoir un horion.

Sa maîtresse le sauva de la correction en riant de l'avanture.

—Pauvre bête! Il a tant pâti!.... Pourquoi ne pas lui en donner du lait, s'il l'aime.

—Oui, on lui en donnera!.... C'est fait pour les chiens!.... Enfin, si ça amuse Madame!.... En attendant, je vous en chercher d'autre.

Toute la fin de cette journée, toute la matinée du lendemain, Mme du Jarrier et sa femme de chambre, ne changèrent pas de sujet de conversation: la visite tant attendue.

Enfin l'heure arriva où la petite Eve descendit de voiture avec Mme Fouillier, à la porte de l'hôtel.

Le coup de sonnette qui retentit à la grille fit bondir son cœur dans la poitrine d'Aimée.

Elle attendait sur le perron depuis plus d'une demi-heure.

A cet endroit, elle pourrait courir plus vite au-devant de sa fille.

Et voilà que ses jambes défaillaient lui refusaient leur service.

Elle dut s'appuyer à la rampe pour ne pas tomber.

L'enfant, elle, arrivait en haut des marches en un clin d'œil.

Elle jeta ses bras autour du cou de sa mère et il y eut un long, un silencieux embrassement.

Et Black, qui l'entendait, exclama:

—Oui, c'est bien ce qu'il a dit.

Et ce fut la bonne, chargée de la cuisine et des gros ouvrages, qui lui ouvrit.

Elle lui dit que sa maîtresse se trouvait absente, mais qu'elle ne tarderait pas à rentrer.

Si Mademoiselle voulait attendre au salon; elle le pouvait sans inconvénient.

Fabienne se laissa introduire, et prenant un journal sur un guéridon, s'assit près d'une fenêtre.

Elle n'ouvrit même pas ce journal.

La porte refermée, elle la rejeta à sa place, et d'un pas agité, marcha à travers la pièce.

Au bout de cinq minutes, elle s'arrêta près d'une table à ouvrage placée devant un fauteuil, en face d'une des fenêtres.

Elle s'assit, les coudes sur la table, le menton dans ses mains, et, sans rien dans l'estomac jusqu'au dîner.... Allons, Madame, voyez, soyez raisonnable.... Nous irons nous asseoir au salon, comme d'habitude, et nous causerons d'elle tranquillement.

—Oui, nous causerons d'elle!

Suivie de Martine, Aimée rebtra dans la pièce qu'elle venait de quitter, et dont elle avait laissé la porte ouverte.

Mais au lieu de s'asseoir à sa place habituelle, elle se mit à aller comme tout à l'heure, d'un bout à l'autre du salon, agitée, nerveuse, riant et pleurant à la fois.

Martine s'approcha de la table à ouvrage pour prendre la tasse sur le plateau.

La tasse était vide.

—Mais vous l'avez bu! fit-elle.

—Oui, j'avais bu votre lait?

—Pas du tout, répondit la jeune femme; Mme de Brancourt était là, je n'ai guère pensé à cela.

—Il n'y en a plus une goutte!

En prononçant ces mots, Martine regarda sur la table, son attention éveillée par un bruit rôdier, comme celui que produit la queue d'un chien battant sur le parquet.

Black était couché là.

Il avait les yeux d'un coupable, et sa moustache portait la trace de son méfait, aussi bien que son museau, noir comme une truffe, encore barbouillé de lait.

—Animal! fit Martine, c'est lui qui l'a bu.... Ah! s'il est voleur, nous ne ferons pas bon ménage.

Le chien allait peut-être recevoir un horion.

Sa maîtresse le sauva de la correction en riant de l'avanture.

—Pauvre bête! Il a tant pâti!.... Pourquoi ne pas lui en donner du lait, s'il l'aime.

—Oui, on lui en donnera!.... C'est fait pour les chiens!.... Enfin, si ça amuse Madame!.... En attendant, je vous en chercher d'autre.

Toute la fin de cette journée, toute la matinée du lendemain, Mme du Jarrier et sa femme de chambre, ne changèrent pas de sujet de conversation: la visite tant attendue.

Enfin l'heure arriva où la petite Eve descendit de voiture avec Mme Fouillier, à la porte de l'hôtel.

Le coup de sonnette qui retentit à la grille fit bondir son cœur dans la poitrine d'Aimée.

Elle attendait sur le perron depuis plus d'une demi-heure.

A cet endroit, elle pourrait courir plus vite au-devant de sa fille.

Et voilà que ses jambes défaillaient lui refusaient leur service.

Elle dut s'appuyer à la rampe pour ne pas tomber.

L'enfant, elle, arrivait en haut des marches en un clin d'œil.

Elle jeta ses bras autour du cou de sa mère et il y eut un long, un silencieux embrassement.

Et Black, qui l'entendait, exclama:

—Oui, c'est bien ce qu'il a dit.

Et ce fut la bonne, chargée de la cuisine et des gros ouvrages, qui lui ouvrit.

Elle lui dit que sa maîtresse se trouvait absente, mais qu'elle ne tarderait pas à rentrer.

Si Mademoiselle voulait attendre au salon; elle le pouvait sans inconvénient.

Fabienne se laissa introduire, et prenant un journal sur un guéridon, s'assit près d'une fenêtre.

Elle n'ouvrit même pas ce journal.

La porte refermée, elle la rejeta à sa place, et d'un pas agité, marcha à travers la pièce.

Au bout de cinq minutes, elle s'arrêta près d'une table à ouvrage placée devant un fauteuil, en face d'une des fenêtres.

C'était là que travaillait Aimée.

Comme elle regardait sans y toucher, la corbeille remplie par des pelotons de laine et de soie et par une bande de tapisserie, la porte du salon s'ouvrit, et la bonne parut, tenant un plateau sur lequel se trouvait une tasse pleine de lait.

Elle posa le plateau, en reclinant la corbeille au milieu de la table à ouvrage.

—Voilà, dit-elle; dès qu'elle revient de la promenade, Madame entre ici, et à l'habitude de boire un bol de lait.

Puis, s'adressant à la visiteuse:

—Si mademoiselle l'aime, je puis lui en servir; nous en avons de très bon.

—Merci, répondit celle-ci, je ne prends jamais rien, hors de mes repas

La bonne s'en alla et Mlle de Brancourt, se remit à arpenter le salon.

Comme la première fois qu'elle y était entrée, elle regardait autour d'elle, d'un regard qui cherche, qui fouille, qui voudrait trouver quelque chose.

Une porte à droite, près de la cheminée, attira son attention.

Elle marcha dans cette direction, et l'ouvrit.

Cette porte donnait accès à la chambre à coucher de Mme du Jarrier.

La jeune fille pénétra dans cette chambre, qu'elle se mit à inspecter comme elle venait d'inspecter le salon.

Le pâlme, tendue de bleu pâle ne présentait rien de particulier: un lit de coin, en bois noir, une armoire à glace, à trois faces, un chiffonnier, une chaise longue, des fauteuils, des étagères, deux grandes glaces, et de vieilles gravures dans des cadres anciens, de chaque côté de la cheminée.

Le cabinet de toilette était petit; rien, là non plus, qui fixât sa curiosité.

Fabienne revint dans le salon en fermant la porte sur elle.

Elle retourna vers la table à ouvrage, où était posée la tasse.

Et elle se mit à regarder cette tasse, comme si le breuvage crémeux qu'elle contenait devait renfermer quelque filtre attirant.

Tout d'un coup, elle murmura:

—Elle boit cette ration chaque jour, à la même heure, sans doute.

Elle prit la tasse par l'anse, la souleva et l'approchant de son visage, promena dessus ses narines frémissantes.

Et elle dit encore entre ses dents, en la reposant sur le plateau:

—Il faudrait que cela n'ait aucune odeur.... aucun goût.

Elle n'avait pas prononcé ces paroles, que l'on sonnait à la porte du jardin.

C'était Mme du Jarrier qui rentrait avec Martine.

Fabienne s'assit dans un fauteuil, reprit le journal et le déplia.

Elle lissait-on feignait de lire, lorsque la jeune femme pénétra dans le salon.

—Quoi de nouveau? demanda-t-elle, en tendant la main à l'institutrice.

—Je viens vous prévenir, répondit celle-ci, que l'on vous amènera Eve demain.

—Ah! fit Aimée, comme si elle sentait son cœur éclater.

Et d'une voix qui tremblait à la fois de bonheur et d'angoisse;

—C'est vous qui me l'amenez?

—Non, fit Mlle de Brancourt; son père la confie à Mme Fouillier.

—J'aurais préféré que ce fût vous, répliqua la jeune femme.

—Qu'importe, pourvu que vous la voyiez.

—Combien me restera-t-elle?

—L'après-midi; elle arrivera vers deux heures pour vous quitter après le dîner.

—Elle dînera avec moi! fit elle, laissant éclater une joie d'enfant, quel bonheur!

—Ne laissez pas deviner surtout que vous êtes prévenue, dit Mlle de Brancourt en se levant; vous vous ferez du chagrin et vous gâterez le plaisir de votre promesse de ne pas parler de mes visites.

—Soyez tranquille; j'aurais trop peur qu'elles cessassent pour me risquer à en parler.

Puis, avec le même geste de joie;

—Mon Eve! mon Eve! dire que je l'aurai demain, que je suis heureuse!

Elle tomba dans un fauteuil, cacha son visage dans ses mains et pleura.

L'œil de Fabienne s'attacha à elle, siège, perçant comme un dard. Il ne s'adoucit point, revenant à sa douce expression, revenant à sa douce nature, lorsque Mme du Jarrier se redressa.

—Ainsi donc, dit celle-ci, séchant brusquement ses larmes, elle arrivera demain à deux heures?

—Oui, mon Eve; deux heures ou deux heures et demie.... Ne vous agitez pas ainsi, vous aurez un léger retard.... Soyez calme surtout pendant qu'elle sera là, vous le savez, elle est très nerveuse.

—Si je le sais! impressionnable à l'excès. Elle sera malheureuse aussi, celle là.

Fabienne se leva.

—Je m'en vais.... Il faut que je rentre à cinq heures pour la leçon de piano.

—Merci encore, dit Aimée, merci, et revenez bientôt....

—Après-demain, promit Mlle de Brancourt, dont les paupières battirent coup sur coup; vous me direz comment vous avez supporté, l'une et l'autre, l'entrevue.

—C'est cela, à après-demain.

Aimée alla reconduire la jeune fille jusqu'au perron.

En retournant sur ses pas, elle rencontra Martine dans le vestibule.

—Nous aurons ma fille demain! exclama-t-elle, oui, nous aurons notre Eve pour toute l'après midi.... Que je suis heureuse, mon Dieu! c'est trop de bonheur....

Et elle se jeta dans les bras de la brave femme ému d'une qu'elle.

De suite on se mit à discuter ce qu'on donnerait à l'enfant pour son goûter, ce qu'on ferait pour son dîner, quel plat sucré il y aurait qu'elle aimait le plus.

Martine fut obligée de parler raison.

Cette joie allait faire plus de mal à la mère que son chagrin de l'avant-veille.

—Voyons, voyons, il faut vous calmer; vous serez malade au bon moment, si vous continuez à vous agiter ainsi de la sorte.... Avez vous pris quelque chose en rentrant.... votre tasse de lait?

—Je n'y ai guère pensé, et je n'ai pas envie de la prendre.

—Si, si, il le faut, ce serait trop long de rester sans rien dans l'estomac jusqu'au dîner.... Allons, Madame, voyez, soyez raisonnable.... Nous irons nous asseoir au salon, comme d'habitude, et nous causerons d'elle tranquillement.

—Oui, nous causerons d'elle!

Suivie de Martine, Aimée rebtra dans la pièce qu'elle venait de quitter, et dont elle avait laissé la porte ouverte.

Mais au lieu de s'asseoir à sa place habituelle, elle se mit à aller comme tout à l'heure, d'un bout à l'autre du salon, agitée, nerveuse, riant et pleurant à la fois.

Martine s'approcha de la table à ouvrage pour prendre la tasse sur le plateau.

La tasse était vide.

—Mais vous l'avez bu! fit-elle.

—Oui, j'avais bu votre lait?

—Pas du tout, répondit la jeune femme; Mme de Brancourt était là, je n'ai guère pensé à cela.

—Il n'y en a plus une goutte!

En prononçant ces mots, Martine regarda sur la table, son attention éveillée par un bruit rôdier, comme celui que produit la queue d'un chien battant sur le parquet.

Black était couché là.

Il avait les yeux d'un coupable, et sa moustache portait la trace de son méfait, aussi bien que son museau, noir comme une truffe, encore barbouillé de lait.

—Animal! fit Martine, c'est lui qui l'a bu.... Ah! s'il est voleur, nous ne ferons pas bon ménage.

Le chien allait peut-être recevoir un horion.

Sa maîtresse le sauva de la correction en riant de l'avanture.

—Pauvre bête! Il a tant pâti!.... Pourquoi ne pas lui en donner du lait, s'il l'aime.

—Oui, on lui en donnera!.... C'est fait pour les chiens!.... Enfin, si ça amuse Madame!.... En attendant, je vous en chercher d'autre.

Toute la fin de cette journée, toute la matinée du lendemain, Mme du Jarrier et sa femme de chambre, ne changèrent pas de sujet de conversation: la visite tant attendue.

Enfin l'heure arriva où la petite Eve descendit de voiture avec Mme Fouillier, à la porte de l'hôtel.

Le coup de sonnette qui retentit à la grille fit bondir son cœur dans la poitrine d'Aimée.

Elle attendait sur le perron depuis plus d'une demi-heure.

A cet endroit, elle pourrait courir plus vite au-devant de sa fille.

Et voilà que ses jambes défaillaient lui refusaient leur service.

Elle dut s'appuyer à la rampe pour ne pas tomber.

L'enfant, elle, arrivait en haut des marches en un clin d'œil.

Elle jeta ses bras autour du cou de sa mère et il y eut un long, un silencieux embrassement.

Et Black, qui l'entendait, exclama:

—Oui, c'est bien ce qu'il a dit.

Et ce fut la bonne, chargée de la cuisine et des gros ouvrages, qui lui ouvrit.

Elle lui dit que sa maîtresse se trouvait absente, mais qu'elle ne tarderait pas à rentrer.

Si Mademoiselle voulait attendre au salon; elle le pouvait sans inconvénient.

Fabienne se laissa introduire, et prenant un journal sur un guéridon, s'assit près d'une fenêtre.

Elle n'ouvrit même pas ce journal.

La porte refermée, elle la rejeta à sa place, et d'un pas agité, marcha à travers la pièce.

Au bout de cinq minutes, elle s'arrêta près d'une table à ouvrage placée devant un fauteuil, en face d'une des fenêtres.

C'était là que travaillait Aimée.

Comme elle regardait sans y toucher, la corbeille remplie par des pelotons de laine et de soie et par une bande de tapisserie, la porte du salon s'ouvrit, et la bonne parut, tenant un plateau sur lequel se trouvait une tasse pleine de lait.

Elle posa le plateau, en reclinant la corbeille au milieu de la table à ouvrage.

—Voilà, dit-elle; dès qu'elle revient de la promenade, Madame entre ici, et à l'habitude de boire un bol de lait.

Puis, s'adressant à la visiteuse:

—Si mademoiselle l'aime, je puis lui en servir; nous en avons de très bon.

—Merci, répondit celle-ci, je ne prends jamais rien, hors de mes repas

La bonne s'en alla et Mlle de Brancourt, se remit à arpenter le salon.

Comme la première fois qu'elle y était entrée, elle regardait autour d'elle, d'un regard qui cherche, qui fouille, qui voudrait trouver quelque chose.

Une porte à droite, près de la cheminée, attira son attention.

Elle marcha dans cette direction, et l'ouvrit.

Cette porte donnait accès à la chambre à coucher de Mme du Jarrier.

La jeune fille pénétra dans cette chambre, qu'elle se mit à inspecter comme elle venait d'inspecter le salon.

Le pâlme, tendue de bleu pâle ne présentait rien de particulier: un lit de coin, en bois noir, une armoire à glace, à trois faces, un chiffonnier, une chaise longue, des fauteuils, des étagères, deux grandes glaces, et de vieilles gravures dans des cadres anciens, de chaque côté de la cheminée.

Le cabinet de toilette était petit; rien, là non plus, qui fixât sa curiosité.

Fabienne revint dans le salon en fermant la porte sur elle.

Elle retourna vers la table à ouvrage, où était posée la tasse.

Et elle se mit à regarder cette tasse, comme si le breuvage crémeux qu'elle contenait devait renfermer quelque filtre attirant.

Tout d'un coup, elle murmura:

—Elle boit cette ration chaque jour, à la même heure, sans doute.

Elle prit la tasse par l'anse, la souleva et l'approchant de son visage, promena dessus ses narines frémissantes.

Et elle dit encore entre ses dents, en la reposant sur le plateau:

—Il faudrait que cela n'ait aucune odeur.... aucun goût.

Elle n'avait pas prononcé ces paroles, que l'on sonnait à la porte du jardin.

C'était Mme du Jarrier qui rentrait avec Martine.

Fabienne s'assit dans un fauteuil, reprit le journal et le déplia.

Elle lissait-on feignait de lire, lorsque la jeune femme pénétra dans le salon.

—Quoi de nouveau? demanda-t-elle, en tendant la main à l'institutrice.

—Je viens vous prévenir, répondit celle-ci, que l'on vous amènera Eve demain.

—Ah! fit Aimée, comme si elle sentait son cœur éclater.

Et d'une voix qui tremblait à la fois de bonheur et d'angoisse;

—C'est vous qui me l'amenez?

—Non, fit Mlle de Brancourt; son père la confie à Mme Fouillier.

—J'aurais préféré que ce fût vous, répliqua la jeune femme.

—Qu'importe, pourvu que vous la voyiez.

—Combien me restera-t-elle?

—L'après-midi; elle arrivera vers deux heures pour vous quitter après le dîner.

—Elle dînera avec moi! fit elle, laissant éclater une joie d'enfant, quel bonheur!

—Ne laissez pas deviner surtout que vous êtes prévenue, dit Mlle de Brancourt en se levant; vous vous ferez du chagrin et vous gâterez le plaisir de votre promesse de ne pas parler de mes visites.

—Soyez tranquille; j'aurais trop peur qu'elles cessassent pour me risquer à en parler.

Puis, avec le même geste de joie;

—Mon Eve! mon Eve! dire que je l'aurai demain, que je suis heureuse!

Elle tomba dans un fauteuil, cacha son visage dans ses mains et pleura.

L'œil de Fabienne s'attacha à elle, siège, perçant comme un dard. Il ne s'adoucit point, revenant à sa douce expression, revenant à sa douce nature, lorsque Mme du Jarrier se redressa.

—Ainsi donc, dit celle-ci, séchant brusquement ses larmes, elle arrivera demain à deux heures?

—Oui, mon Eve; deux heures ou deux heures et demie.... Ne vous agitez pas ainsi, vous aurez un léger retard.... Soyez calme surtout pendant qu'elle sera là, vous le savez, elle est très nerveuse.

—Si je le sais! impressionnable à l'excès. Elle sera malheureuse aussi, celle là.

Fabienne se leva.

—Je m'en vais.... Il faut que je rentre à cinq heures pour la leçon de piano.

—Merci encore, dit Aimée, merci, et revenez bientôt....

—Après-demain, promit Mlle de Brancourt, dont les paupières battirent coup sur coup; vous me direz comment vous avez supporté, l'une et l'autre, l'entrevue.

—C'est cela, à après-demain.

Aimée alla reconduire la jeune fille jusqu'au perron.

En retournant sur ses pas, elle rencontra Martine dans le vestibule.

—Nous aurons ma fille demain! exclama-t-elle, oui, nous aurons notre Eve pour toute l'après midi.... Que je suis heureuse, mon Dieu! c'est trop de bonheur....

Et elle se jeta dans les bras de la brave femme ému d'une qu'elle.

De suite on se mit à discuter ce qu'on donnerait à l'enfant pour son goûter, ce qu'on ferait pour son dîner, quel plat sucré il y aurait qu'elle aimait le plus.

Martine fut obligée de parler raison.

Cette joie allait faire plus de mal à la mère que son chagrin de l'avant-veille.

—Voyons, voyons, il faut vous calmer; vous serez malade au bon moment, si vous continuez à vous agiter ainsi de la sorte.... Avez vous pris quelque chose en rentrant.... votre tasse de lait?

—Je n'y ai guère pensé, et je n'ai pas envie de la prendre.

—Si, si, il le faut, ce serait trop long de rester sans rien dans l'estomac jusqu'au dîner.... Allons, Madame, voyez, soyez raisonnable.... Nous irons nous asseoir au salon, comme d'habitude, et nous causerons d'elle tranquillement.

—Oui, nous causerons d'elle!

Suivie de Martine, Aimée rebtra dans la pièce qu'elle venait de quitter, et dont elle avait laissé la porte ouverte.

Mais au lieu de s'asseoir à sa place habituelle, elle se mit à aller comme tout à l'heure, d'un bout à l'autre du salon, agitée, nerveuse, riant et pleurant à la fois.

Martine s'approcha de la table à ouvrage pour prendre la tasse sur le plateau.

La tasse était vide.

—Mais vous l'avez bu! fit-elle.

—Oui, j'avais bu votre lait?

—Pas du tout, répondit la jeune femme; Mme de Brancourt était là, je n'ai guère pensé à cela.

—Il n'y en a plus une goutte!

En prononçant ces mots, Martine regarda sur la table, son attention éveillée par un bruit rôdier, comme celui que produit la queue d'un chien battant sur le parquet.

Black était couché là.

Il avait les yeux d'un coupable, et sa moustache portait la trace de son méfait, aussi bien que son museau, noir comme une truffe, encore barbouillé de lait.

—Animal! fit Martine, c'est lui qui l'a bu.... Ah! s'il est voleur, nous ne ferons pas bon ménage.

Le chien allait peut-être recevoir un horion.

Sa maîtresse le sauva de la correction en riant de l'avanture.

—Pauvre bête! Il a tant pâti!.... Pourquoi ne pas lui en donner du lait, s'il l'aime.

—Oui, on lui en donnera!.... C'est fait pour les chiens!